

mandement général fut déferé à un vieux guerrier, nommé Gilbert, que le grand-maître lui-même désigna comme le plus digne ; et le roi en personne déclara se mettre sous sa direction (2). Cet exemple produisit le meilleur effet ; la discipline sévère, qui régnait parmi ces nobles soldats, excita bientôt l'émulation de tous ; chacun se rangea sous les lois de l'obéissance ; les infractions, rigoureusement punies, devinrent bientôt plus rares, et le roi put enfin se flatter d'avoir une armée.

Mais les misères de la situation ne faisaient qu'augmenter. Quatre fois les Turcs attaquèrent les croisés ; quatre fois la bravoure de ceux-ci les repoussa avec grande perte. Le courage, chez un grand nombre, tenait du désespoir. Toutes les ressources étant épuisées, on décida qu'on mangerait les chevaux qui étaient hors de service. Et tous, même les plus grands, même les plus riches, se contentaient de cette chétive nourriture ; trop heureux, ajoute l'historien, quand ils y pouvaient joindre un peu de farine cuite sous la cendre (3). Enfin, après douze jours d'une marche pénible on arriva à Satalie. Cette ville était habitée par des Grecs. Elle ferma immédiatement ses portes, en sorte que les faibles espérances des croisés furent promptement dissipées. La tristesse fut au comble. Pendant un mois, il fallut camper sous les murs, en plein air, dans une saison rigoureuse, sans pain, sans feu, et en présence de l'ennemi. En vain le roi fait-il solliciter le gouverneur d'offrir au moins un abri à ses malheureux soldats : promettant qu'on respectera les propriétés, et que toutes les dépenses de l'armée seront exactement payées. Ce barbare resta sans pitié.

Alors Louis assemble son conseil, pour aviser à un moyen de sortir d'une telle extrémité. L'opinion unanime fut qu'on tentât les périls de la mer. Mieux valait, disait-on, se livrer au perfide élément qu'à un élément plus perfide encore, la nation des Grecs. Le prince, en approuvant ce conseil, voulait qu'on embarquât seulement cette multitude de pèlerins sans armes, dont la situation le touchait de pitié. Son discours prenait de sa sensibilité une véritable éloquence. — Pour nous, vaillants chevaliers, dit-il en finissant, nous redoublerons de courage, et nous suivrons la route qu'ont suivie nos pères, vainqueurs d'Antioche et de Jérusalem. Tant qu'il me restera quelque chose, je le partagerai avec mes compagnons ; quand je n'aurai plus rien, qui de vous ne consentira à partager avec son roi la pauvreté et la misère (4) ? — Ces nobles paroles émurent les chevaliers ; dans leur enthousiasme, ils tirèrent leurs épées, et firent serment de mourir avec lui.

Le gouverneur de Satalie venait de se présenter la tente du roi pour lui offrir des vaisseaux. Les murmures de l'armée avaient fini par faire comprendre aux Grecs le danger auquel ils s'exposaient, en rédui-

sant tant de braves au désespoir. Les Sataliens, craignant de se voir assiégés et leur ville incendiée, s'étaient décidés à cette démarche. La proposition fut accueillie ; et le bruit, qui s'en propagea avec la rapidité de l'éclair, rendit le courage aux malheureux croisés. Ils croyaient voir enfin le terme de leurs maux ; chacun triomphait dans l'espoir d'arriver bientôt en Syrie, principauté amie, où ils trouveraient tout en abondance. Mais la perfidie des Grecs devait encore déjouer pour la plupart ces douces espérances. D'abord il fallut attendre cinq semaines les vaisseaux, et qu'on se figure ce que c'était que cinq semaines dans une si horrible misère. Ces vaisseaux vinrent enfin, mais beaucoup trop petits, et en bien trop petit nombre pour une si grande multitude. Aussitôt des plaintes, des murmures s'élèvent de tous côtés (5). Chacun aspire à prendre place sur la flotte ; mais il n'y a de bâtiments que pour le roi et l'élite de l'armée. Alors les pauvres pèlerins, et parmi eux des barons, braves mais dénués de ressources, se réunissent autour de Louis pour lui représenter qu'ils se sont confiés à lui, que sans lui ils n'eussent pas même songé à quitter leurs foyers ; que les abandonner serait les vouer à une mort certaine ; que le courage qui les avait sauvés au *mont exécra*ble pouvait seul encore les garantir des attaques de l'ennemi. Le bon prince fut profondément ému de ces représentations ; mais il ne lui était pas possible d'y faire droit. Nécessairement, il devait faire un choix dans son armée, et confier le reste aux soins de la Providence.

Cuthbert et Raoul délibéraient à part sur cette nouvelle phase de la situation. Depuis le jour où le jeune sire de Louville avait paru devant le roi et la reine, celle-ci avait gardé un vif souvenir de lui. Sa valeur dans un âge si jeune, le service qu'il avait rendu à l'armée, sa beauté, sa naïve candeur, les grâces de son langage et de sa personne, en avaient fait à ses yeux comme un modèle accompli du chevalier chrétien. Plusieurs dames de la cour en avaient été également frappées, notamment Sibylle de Flandres ; Maurille, comtesse de Roussy ; Talquery, duchesse de Bouillon, etc. Cette cour galante avait été fort occupée du jeune chevalier ; et pendant plusieurs jours il n'avait été question que de lui dans ces entretiens futiles, et souvent peu édifiants, qui défrayaient la société de madame Éléonore de Guienne. Pendant qu'il se battait vaillamment, ou qu'il luttait avec les misères de la vie, ou qu'il conversait gravement avec son vieil ami, ces dames jetaient sur lui leur dévolu pour une de leurs filles d'honneur, ou quelque noble pucelle de leurs connaissances. Le bruit de ses deux dernières aventures à la caverne du Santon et dans *l'aquarium* de Laodicée, étant venu jusqu'à la cour, augmenta l'intérêt qui s'attachait à sa personne, et jeta, pour ainsi dire, sur elle un intérêt romanesque. Aussi, à la nouvelle qu'un choix allait être fait dans l'armée pour la flotille du roi, fut-il décidé par ces dames que le brillant sire d'Allonville en ferait partie. La reine

(2) *Hist. des Croisades*, t. II.

(3) *Hist. des Croisades*, t. II.

(4) Voyez *Gestes du roi Louis VII*.

(5) Voyez *Gestes du roi Louis VII*.